

Ruralia

Ruralia

Sciences sociales et mondes ruraux contemporains

14 | 2004

Varia

L'animal d'élevage n'est pas si bête

Jocelyne Porcher



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/971>

ISSN : 1777-5434

Éditeur

Association des ruralistes français

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004

ISSN : 1280-374X

Référence électronique

Jocelyne Porcher, « L'animal d'élevage n'est pas si bête », *Ruralia* [En ligne], 14 | 2004, mis en ligne le 01 janvier 2008, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/971>

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Tous droits réservés

L'animal d'élevage n'est pas si bête

Jocelyne Porcher

- 1 En moins d'un demi-siècle, l'élevage en France a été transformé en un ensemble de « productions animales » organisées en filières concurrentes entre elles. Dans le cadre des systèmes industriels et intensifiés, les éleveurs sont devenus des producteurs et les animaux d'élevage des choses. Cette évolution ne s'est pas opérée *naturellement*. Elle ne doit rien, contrairement à ce que laissent entendre certains discours scientifico-techniques, à la sélection naturelle, c'est-à-dire à la sélection « naturelle » du monde économique. Elle résulte d'une construction zootechnique du travail en élevage dont les fondations ont été posées dès le milieu du 19^e siècle. Pour être plus productif, l'animal d'élevage a changé de statut. Il a été rendu bête. Mais peut-être n'est-il pas si bête. Pas aussi bête en tout cas que l'organisation du travail dans les systèmes industriels et intensifiés ne paraît en témoigner. À l'appui des représentations majoritaires des éleveurs, on peut penser en effet que derrière l'animal-bête résiste un animal, des animaux, qui persistent à vouloir vivre, et non survivre, qui insistent pour rester en relation avec leurs éleveurs, et qui demandent à exister dans le monde du travail humain.

Construction de la bête

- 2 L'animal d'élevage n'a pas toujours été la chose brute à laquelle il est quasiment réduit aujourd'hui : un minéral industriel¹ qui s'évalue, s'importe et s'exporte en milliers de tonnes d'équivalent carcasse (TEC), une matière animale dont il est nécessaire d'extraire les « matières à risques », un combustible pour cimenteries, de l'énergie rachetée par Électricité de France (EDF) à 0,05 centime d'euro le KW/h. Il fût un temps où l'animal d'élevage existait. Il existait pour lui et il existait pour nous. Il avait une place dans nos sociétés, un rôle à jouer, voire pour certains un travail à faire, des capacités reconnues. Il existait en tant qu'individu, élément d'un troupeau, partie prenante d'un territoire dans des systèmes qui rassemblaient des sociétés humaines et des sociétés animales. Chevaux, vaches, brebis, truies... participaient de notre histoire tout comme de la dynamique et de la violence des rapports sociaux. La construction même de notre identité sociale, notre nom de famille par exemple, réfère très souvent au travail paysan et à la relation de

travail avec les animaux d'élevage. De nombreux animaux avaient eux aussi un nom et s'inscrivaient dans une généalogie connue de leurs éleveurs, non pas abstraitement — comme image dans un catalogue de sélection génétique — mais concrètement, en tant que résultat d'une rencontre, incarnée, entre des hommes et entre des animaux ².

- 3 Avec le développement du capitalisme industriel et la naissance de la zootechnie, l'animal d'élevage a progressivement perdu sa place dans le lien social. Il a perdu son identité. Il était un animal, il est devenu une bête ³. Pire qu'une bête même, une chose. Un organisme vivant, déclaré « sensible » par la législation, donc susceptible de souffrir — ou du moins d'éprouver de la douleur —, mais implicitement dénué d'intelligence et dépourvu de tout rapport au monde porteur de sens, de toute capacité à communiquer de façon autonome. Ainsi, les systèmes porcins et avicoles produisent, en suivant des procès et des procédures de travail industriels, des millions d'animaux appréhendés comme une masse indifférenciée. Génétiquement issus des mêmes souches, apparemment tous semblables (les cochons sont « tous pareils », les poules ou les dindes sont « toutes pareilles »), ils peuvent être ainsi traités comme des produits industriels défilant sur une chaîne de production en étant désignés par les procédures du travail à la fois en tant qu'êtres vivants et en tant que choses, c'est-à-dire *de facto* en niant leur caractère vivant ⁴.
- 4 La bête qu'est aujourd'hui l'animal d'élevage est le produit historique d'une construction scientifique dont l'objectif est, et cela est perceptible dès les premiers pas de la zootechnie, de dés-animaliser l'animal, c'est-à-dire de détruire en lui son caractère vivant afin de pouvoir le faire entrer dans des procès industriels et de faire de son exploitation une activité rentable pour les industriels et pour la nation. On doit noter toutefois que, pour les premiers zootechniciens, les concepteurs de la « science de l'exploitation des machines animales », cette réification est dès l'origine profondément ambiguë car elle s'appuie sur ce qui est présenté tout autant comme une hypothèse que comme l'affirmation d'une certitude absolue. En dépit des liens d'intelligence manifestes qui existent alors entre les paysans, voire les agronomes, et les animaux eux-mêmes, et jusqu'à preuve scientifique du contraire, l'animal d'élevage *doit* être considéré comme une machine et doit être traité comme tel : « Nous savons que, dans *l'état actuel de la science*, les animaux *doivent être considérés* comme des machines qu'il s'agit de construire et d'alimenter pour en obtenir des transformations utiles, matières premières ou force motrice » ⁵. En même temps toutefois, ce postulat est posé comme définitivement irrécusable et « toute contestation sur ce sujet serait absolument vaine. L'opinion est fixée maintenant... [sur ce point] qui est tout à fait essentiel et d'une fécondité indiscutable, il n'y a pas de controverse possible » ⁶ car, ainsi que l'écrivait Émile Baudement, « pour la zootechnie, les animaux domestiques sont des machines, non pas dans l'acception figurée du mot, mais dans son acception la plus rigoureuse, telle que l'admettent la mécanique et l'industrie. Ce sont des machines au même titre que les locomotives de nos chemins de fer, les appareils de nos usines où l'on distille, où l'on fabrique du sucre, de la fécule, où l'on tisse, où l'on moud, où l'on transforme une matière quelconque. Ce sont des machines donnant des services et des produits » ⁷.
- 5 La science, c'est-à-dire la science expérimentale, qui porte le progrès de la connaissance et le progrès social, s'oppose au savoir empirique, statique, des paysans. À l'ère des chemins de fer, des hauts-fourneaux, des usines et de la rationalisation tayloriste du travail, le statut d'outil de production de l'animal d'élevage, indispensable à l'industrialisation de l'élevage, est consolidé en même temps que son *anima* lui est ôté. Le

partenaire de travail des paysans devient machine, matière à exploiter, à transformer, à rentabiliser.

- 6 La démonstration scientifique de la légitimité du statut de machine des animaux d'élevage n'a pu être considérée comme faite, conformément aux attentes des pionniers de la zootechnie, qu'après la Seconde Guerre mondiale, grâce au développement des antibiotiques, des vitamines de synthèse, au développement des industries de l'alimentation animale, de la génétique, et à la conception de bâtiments d'élevage adéquats⁸. En réussissant à mettre en place et à rendre quantitativement performants les systèmes industriels de « productions animales », la question du statut des animaux d'élevage a en effet été résolue ; les rapports entre hommes et animaux ont été durablement construits à l'aune de ceux des ouvriers avec leurs machines (la vache, la poule pondeuse, la truie) ou avec la chose produite par la machine (le veau, le porcelet). Et puisque dans ces systèmes, ainsi que le soulignent notamment les techniciens d'encadrement, les animaux produisent (« les poules, elles produisent, les truies, elles produisent... ») et que éleveurs et salariés atteignent des niveaux de productivité croissants, preuve est ainsi faite de la pertinence économique et sociale des « productions animales ». Dans la société industrielle des « Trente Glorieuses », il faut produire : pour nourrir le monde, pour abaisser les coûts de production et le prix des denrées alimentaires, pour augmenter les exportations et les profits.

Le cochon : une bête exemplaire

- 7 L'injonction à produire perdure aujourd'hui. Les éleveurs et les salariés d'élevage sont incités à produire toujours plus pour rester dans la course sur le marché mondial et contrer sur les prix les Danois, les Espagnols, les Américains... Cette injonction est, à partir d'un retournement de sens fondé sur les transformations du statut de l'animal d'élevage, légitimée par le fait que les éleveurs ne sont plus des éleveurs d'animaux mais des *producteurs* de viande, de lait ou d'œufs. Décrits par leur encadrement économique comme des « entrepreneurs », ou revendiquant de l'être, ils dépendent en fait de leurs coopératives ou de leurs groupements de producteurs. Confrontés à une concentration constante des structures, à une division et à une spécialisation du travail sans cesse accrue, le travail quotidien prend la forme d'une course contre la montre⁹ ; pour les éleveurs, pour les salariés d'élevage ou d'abattoirs mais également pour les animaux, dont les cycles de production sont drastiquement accélérés. Ainsi par exemple en Bretagne, le temps nécessaire à la production d'un porc est aujourd'hui de 36 minutes (sevrage/abattage) soit moins de 15 secondes par jour/porc. En abattoirs, un tueur égorge plus de 800 porcs à l'heure, soit environ 13 par minute. Le nombre moyen de porcelets sevrés par truie et par an est passé de 16 en 1970 à 26 en 2003 ; l'âge au sevrage des porcelets est passé de 52 jours en 1970 à 25,4 jours en 2003 ; entre le sevrage des porcelets et l'insémination de la truie, il s'écoulait 21 jours en 1970, 8,7 jours en 2003¹⁰. On comptait 79 500 exploitations en élevage de porcs en 1968, il en reste 19 000¹¹ aujourd'hui, dont 3 500 concentrent 49 % du cheptel¹². Ces éleveurs produisent 26 millions de porcs par an (deux millions de TEC).
- 8 Mais cette course contre le temps, pour les éleveurs comme pour leurs animaux, est aussi une course contre la vie. Car ce qui témoignait de la pertinence économique et sociale des systèmes industriels et intensifiés (la performance pour « nourrir le monde ») semble témoigner aujourd'hui de sa non-pertinence autant économique que sociale et morale. En

effet, l'accroissement de la productivité des truies va de pair avec une augmentation des taux de pertes. La mortalité avant sevrage est ainsi très élevée (13 % des porcelets nés vivants). La mortinatalité (les morts-nés) touche chaque année 2,5 millions de porcelets en France et s'étend considérablement. 43 % des portées ont des morts nés¹³. Les pertes par mortinatalité sont passées en moyenne de 4,7 % en 1979 à 7,5 % en 2003 en même temps que s'est généralisée l'utilisation de truies hyperprolifiques. Si les conséquences financières de cet accroissement morbide sont évaluées précisément en terme de manque à gagner (45 millions d'euros par an), les causes, pour l'encadrement technique des éleveurs, restent incertaines. Le système industriel, en France et ailleurs, doit, de plus, affronter l'apparition et le développement de plusieurs pathologies nouvelles affectant les porcelets et provoquant une importante mortalité. La propagation de ces maladies témoigne de la fragilité des porcelets (troubles locomoteurs, défaillance du système immunitaire...) et de l'état de santé précaire des truies. Entre le sevrage des porcs et leur vente, le taux de perte moyen, qui correspond de fait à un taux de pertes « acceptable », est de 8 %¹⁴. On notera que ce chiffre intègre les animaux « saisis » mais non tous ceux qui n'ont pas été saisis, malgré leur état morbide, grâce à un soutien pharmaceutique renforcé juste avant leur départ pour l'abattoir. Les relevés de données faits par les éleveurs ou les salariés sous-estiment par ailleurs sensiblement la mortalité réelle. Ainsi, les porcelets « momifiés » ne sont pas comptabilisés dans les « nés totaux » alors que leur proportion tend à augmenter notablement du fait de l'extension et de la résistance de virus récalcitrants.

- 9 Pour nombre de nos concitoyens aujourd'hui, les systèmes industriels et intensifiés ne participent plus à « nourrir le monde » mais à le détruire. L'élevage, tel que médiatisé par ces systèmes, est alors globalement perçu comme une « nuisance » dont il serait nécessaire de se passer : ces systèmes portent gravement atteinte à l'environnement ; ils génèrent des problèmes sanitaires dont l'impact sur la santé publique, s'il était évalué à l'aune des mesures prises par les pouvoirs publics, devrait être considéré comme dramatique. Les destructions massives d'animaux d'élevage (vaches, veaux, porcs, moutons, volailles) pour cause d'encéphalopathie spongiforme bovine (ESB), de fièvre aphteuse, de peste porcine, de grippe aviaire, de tremblante, ou plus prosaïquement de saturation des marchés, pourraient en effet laisser supposer une particulière dangerosité des animaux d'élevage. En même temps toutefois, les conditions de vie des animaux dans ces systèmes font l'objet de critiques sociales captées par la thématique scientifique du « bien-être animal » laquelle renvoie bien davantage à l'adaptation des animaux — des organismes animaux — aux systèmes industriels et intensifiés, et à un questionnement sur les conditions morales de l'acceptabilité sociale des systèmes, qu'aux possibilités d'émergence de systèmes d'élevage en adéquation avec les demandes explicites et implicites des animaux, des éleveurs et de nos concitoyens. « Bien-être animal » ou pas, les animaux d'élevage, dans les systèmes industriels et intensifiés, restent des bêtes.

Les animaux sont-ils des bêtes ?

- 10 La problématique scientifique du « bien-être animal » témoigne *de facto* de la permanence de l'ambiguïté du statut des animaux d'élevage pour l'encadrement scientifico-technique des éleveurs. Cette ambiguïté repose sur un oubli fondamental dans la réflexion sur le statut des animaux d'élevage, à savoir le contexte du travail dans lequel se construit ce statut. Car le propre de l'animal d'élevage est d'être, dès sa naissance, placé dans le

monde du travail humain. C'est-à-dire dans un monde où les relations entre hommes et animaux sont finalisées par un objectif économique. L'éleveur tire un revenu de son travail avec les animaux. Mais le travail ne se résume pas à cette rationalité économique ¹⁵. Travailler renvoie aussi à des rationalités identitaires et relationnelles. Les animaux d'élevage ne sont pas des bêtes à produire : ils participent au travail, ils respectent des règles, ils coopèrent — sans cette coopération, le travail du reste serait impossible — et du point de vue de la majorité des éleveurs, ils ne le font pas bêtement ¹⁶.

Les vaches

- 11 Considérons, par exemple, une vache dans un troupeau de vaches laitières. Son apprentissage, qui a requis un investissement cognitif et affectif de sa part, réfère à des aspects techniques — l'usage des outils du travail — et à des aspects relationnels. Les apprentissages et savoirs techniques portent par exemple sur l'utilisation du cornadis, du DAC (distributeur automatique de concentrés), des opérations liées à la traite. Toutes choses qui supposent en fait une intelligence de l'animal. Les savoirs relationnels renvoient à la gestion des relations entre vaches au sein du troupeau — règles sociales dans la stabulation ou au pré — et à la gestion des relations entre le troupeau et l'éleveur — la place de la meneuse dans un troupeau — et individuellement entre vache et éleveur — la vache préférée, l'ancêtre du troupeau... par exemple ¹⁷.
- 12 La réalisation de la traite, du point de vue de la vache, est un bon exemple de l'implication des animaux dans le travail. Dans les années 1950 en France, les incitations de l'encadrement des éleveurs à l'utilisation de la machine à traire reposent sur une politique d'adaptation des éleveurs et de leurs vaches aux contraintes de la machine : « La machine peut aisément, lorsqu'elle est bien conduite, réduire de plus de moitié le temps de la traite. Mais alors, il faut absolument « minuter » son temps et faire attention à tous ses gestes pour ne pas en faire d'inutiles [...] si la traite est rapide et dure quatre à cinq minutes, l'homme est occupé tout le temps sans bousculade. Le fait de lui donner deux pots le force à ne pas laisser les gobelets trop longtemps, à masser le pis au bout de trois minutes et demie et ainsi à inciter les vaches à donner le lait rapidement, condition *sine qua non* d'une bonne traite » ¹⁸. Ce ne sont pas seulement les hommes qui ont été formés à des techniques permettant d'intensifier le travail mais aussi les vaches ; les vaches ont appris à donner leur lait rapidement ; elles ont appris les procédures de la traite à la machine.
- 13 Aujourd'hui, le développement du robot de traite témoigne encore plus nettement de l'enjeu de l'intelligence des vaches puisque c'est à elles qu'est clairement déléguée la réalisation de la traite. Ce sont elles qui gèrent, et elles doivent le faire collectivement, l'utilisation du robot de traite. « Les 47 vaches noires et blanches de race Holstein gèrent seules leur journée à la ferme. Chacune à son rythme, elles empruntent un circuit "étable de repos — halle d'affouragement — aire d'exercice extérieur" ponctué de passages au robot de traite [...]. La vache se repaît à la halle d'alimentation, où elle trouve en permanence sur le tapis roulant, un fourrage "maison" composé d'herbage ensilé, de paille, de céréales et d'additifs naturels. Assez mangé ? Elle sort dans la cour extérieure où elle choisit de se bronzer sur une couche ou de faire quelque pas. Envie de rentrer, elle pénètre dans l'étable, sans attaches bien sûr, équipée de couchettes et d'un racloir robotisé pour nettoyer le sol » ¹⁹. L'objectif de cette représentation anthropomorphique de l'activité journalière des vaches est de souligner le « bien-être animal » procuré par le

robot de traite. Rentabilité, qualité du lait, mais aussi « respect de l'homme et de l'animal », et « bien-être animal » sont des arguments majeurs de vente du robot de traite Astronaut de Lely : « La vache décide. Le succès de l'Astronaut repose sur le libre choix de la vache. Elle se présente d'elle-même au box de l'Astronaut. Le concept Lely de la traite automatisée interdit de "contraindre" les vaches à aller au robot. Il s'agit là du principe fondamental de notre approche et il se retrouve dans un grand nombre des qualités spécifiques à l'Astronaut »²⁰.

- 14 « Libre choix », car le travail de traite nécessite en effet une volonté de la part de l'animal : « la traite robotisée est basée sur le volontariat »²¹. Mais toutes les vaches ne sont pas volontaires. Une étude canadienne réalisée dans dix élevages montre ainsi que 10 % des vaches sont rétives à l'usage du robot de traite et sont considérées comme des « vaches paresseuses » (*lazy cows*), autrement dit comme des vaches qui ne veulent pas travailler. L'étude signale également que 19 % des vaches dans les troupeaux enquêtés rencontrent des difficultés d'adaptation au robot de traite²².
- 15 Cette absence de contrainte et cette vision idyllique du travail *soft* des vaches cachent en fait une intensification du travail sans grande compassion. L'introduction du robot de traite conduit en effet à la suppression du pâturage car il est nécessaire, pour que les vaches utilisent le robot et donnent davantage de lait (les fabricants font état d'une augmentation de 20 % de la production) qu'elles ne soient pas spatialement trop éloignées de celui-ci. L'alimentation 100 % stabulation et la « cour extérieure » remplacent le pré et réduisent donc le monde propre des vaches à un environnement humain uniquement centré sur la traite. On doit noter d'autre part que si la société Lely répugne à « contraindre » les vaches, le destin des vaches « paresseuses » ou inadaptées au robot — malgré les programmes de sélection, notamment en race Holstein, sur l'adéquation des animaux au robot de traite — est tout tracé. Elles sont immédiatement réformées. Le « bien-être animal », côté modernité industrielle, conduit ainsi encore plus précocement à l'abattoir, et ce d'autant plus que les vaches, produisant plus, sont également plus rapidement « fatiguées ».
- 16 La permanence du statut paradoxal des animaux d'élevage qui habitait les premiers zootechniciens est ainsi éclairée. La vache doit être considérée comme une machine à lait pour qu'elle puisse être poussée à produire 10 000 kilogrammes de lait par an, à être alimentée, non comme un animal autonome en accord avec son monde propre, mais comme une machine dont il faut maximiser le rendement, à être réformée à moins de six ans. La vache doit être considérée comme une machine à lait pour que l'éleveur puisse travailler, c'est-à-dire pour que « l'économique prime sur les sentiments ». On notera en effet, que, du point de vue des relations entre hommes et animaux, le robot de traite est non seulement un élément fort d'intensification du travail mais également un véritable outil de *détachement*. L'éleveur ne travaille plus avec ses vaches pour traire, il travaille après les vaches pour contrôler la traite. La division du travail dans les systèmes laitiers intensifiés s'opère ainsi en construisant une scission du travail des hommes et des animaux (l'animal travaille de son côté, l'éleveur du sien). Cette évolution souligne qu'en même temps que l'organisation du travail attribue à la vache un statut de machine à lait que « l'on met à la casse au moindre pépin », les procédures du travail comptent sur son intelligence et sur son « volontariat » pour que le travail puisse être fait. Car les vaches, pas plus que les éleveurs, ne doivent être paresseuses. On notera toutefois que si elles peuvent l'être, c'est donc qu'elles ne sont pas *vraiment* des machines.

Les truies

- 17 Le cas des truies en systèmes industriels est également intéressant. Résumons brièvement les étapes de l'existence et de l'activité de cet animal-bête. Durant la période « saillie », elle est en cage, à côté de quelques dizaines ou de centaines de congénères, dans un bâtiment « verraterie » ou « gestantes » où elle est inséminée. Son activité se résume à manger (quand la nourriture lui tombe sous le nez dans la mangeoire), boire, déféquer, se lever et se coucher. Une semaine avant la mise bas, elle est déplacée vers le bâtiment « maternité » où elle est mise dans un box comprenant une cage, dans laquelle elle est enfermée, et un espace de circulation pour la quinzaine de porcelets qu'elle va produire. Trois semaines plus tard, elle retournera dans le bâtiment « verraterie » pour être à nouveau inséminée. Après moins de cinq portées et à l'âge d'un peu plus de 2,5 ans, la truie sera réformée.
- 18 Pour les truies, le monde environnant est fait de barreaux, de lumière artificielle et de bruits. Le monde environnant de la truie est un monde qui l'enferme, qui s'impose à elle et auquel elle ne peut rien soustraire. Dans ce cadre d'enfermement extrême — la truie est entourée de barreaux et entourée d'animaux entourés de barreaux et entourée de murs — le corps de l'animal est réduit à subir la non-expression de ses sens. Particulièrement pour le cochon qui est un animal « à fleur de peau », un animal de l'odorat et du toucher, on peut faire l'hypothèse que cette situation est cause d'une très grande souffrance.
- 19 En quoi cette truie-bête, cette machine à produire des porcelets doit-elle faire preuve d'intelligence pour accomplir le travail qui lui est demandé (produire des porcelets) dans les conditions de vie qui lui sont faites ? On peut penser que le vrai travail de la truie, le lieu où elle met en jeu ses capacités cognitives et émotionnelles, réside précisément dans le fait de résister à sa condition et de ne pas devenir une bête, de rester un animal. On notera que cette persistance à vivre n'est pas donnée par l'organisation du travail qui repose, nous l'avons vu, sur le fait scientifique que les truies sont des machines. La vie, c'est-à-dire le rapport subjectif au monde, l'expression de comportements libres, le mouvement, la communication, l'affection, ne sont pas données par les procédures du travail, au contraire ils sont violemment empêchés. Et pourtant la vie résiste, pourtant toutes les truies ne meurent pas. Elles ne meurent pas peut-être parce qu'elles « travaillent » à accepter cette situation ; à accepter de ne rien faire, à accepter que le temps soit arrêté, que rien n'existe que dans les interstices de ce qui peut survenir d'imprévu, elles persistent à demeurer un animal malgré tout.
- 20 Cet enfermement de la truie dans sa cage pourrait être décrit comme une aliénation. À la différence de l'ouvrier à la chaîne toutefois, pour qui finit la journée de travail (et c'est ce qui précisément peut faire « tenir » la personne, c'est-à-dire de *savoir* que « ça finira par finir ») et qui se retrouve lui-même quelque part et à un certain moment et peut alors construire un temps libre et autonome, pour la truie encagée, cette aliénation ne cesse pas. Il n'y a pas de fin de la journée de travail. L'animal est sur la chaîne, sans fin, jusqu'à sa mort, que l'on peut se représenter alors, comme je l'ai entendu dire par des éleveurs, comme une véritable libération. Mais la truie, dans cet univers aliénant, comme la vache face au robot de traite, n'est pas paresseuse, ni idiote. Pas assez sans doute.

Les bêtes sont-elles assez bêtes ?

- 21 Considérer l'animal d'élevage du point de vue de son activité ou de son in-activité permet ainsi de mettre en lumière la place particulière des animaux d'élevage dans le travail humain. L'animal d'élevage n'est pas si bête et la majorité des éleveurs en sont convaincus. L'animal des éleveurs n'est pas la bête produite par la science et la zootechnie ; c'est un être vivant, affectif, communicatif, intelligent ²³. Et dans le réel du travail, il en témoigne chaque jour. C'est aussi un animal avec lequel collectivement nous avons des liens. Ici et ailleurs, comme en témoigne par exemple l'évolution de la place de l'âne, du cheval de trait ou de l'éléphant d'Asie dans le travail. La mécanisation met en effet ces animaux au chômage et, s'ils ne peuvent se transformer en animaux « familiers » ou de loisirs, comme l'âne en France par exemple, ils risquent de disparaître. Peut-on trouver pourtant, ainsi que le soulignent les auteurs d'un récent livre sur l'éléphant ²⁴, comme l'ont été les animaux de trait en Europe, animal plus familier, c'est-à-dire plus proche de la famille, que l'éléphant pour son cornac. L'éléphant partage bien souvent avec le cornac une histoire commune. Il s'inscrit dans une généalogie animale et humaine (fille ou fils de). L'éléphant comme le bœuf ou le cheval apprend un travail. Dans ce travail, il investit son intelligence — qui paraît-il est grande —, son affection pour son cornac et sa volonté de faire et très souvent de bien faire.
- 22 Mais pour l'organisation du travail en agriculture aujourd'hui, en Inde comme en France, cette intelligence, cette potentialité affective sont de trop. L'organisation du travail n'a que faire de l'intelligence des animaux, et si la science s'évertue à construire des animaux bêtes en comptant toutefois sur leur intelligence, c'est parce qu'elle en a encore, pour un temps, besoin. Car l'entreprise de réification des animaux est inachevée. Ce qui est encore de trop chez les animaux d'élevage, ce n'est pas seulement l'intelligence, ce n'est pas seulement l'affection, c'est aussi la vie. Un exemple éclairant en témoigne en production porcine. Pour inséminer les truies en cages (80 % des truies sont inséminées), l'éleveur fait circuler devant les truies un verrat-souffleur, destiné à stimuler les chaleurs et à permettre à l'éleveur de repérer les truies à inséminer. Pour travailler efficacement, l'éleveur doit avoir apprivoisé cet animal afin que celui-ci circule devant les truies au rythme désiré. Pour pallier la mauvaise volonté des verrats, l'animal a d'abord été mis dans une cage et poussé à la force des bras. Puis la cage a pu être téléguidée par l'éleveur. Aujourd'hui un verrat-robot peut « avantageusement » remplacer un verrat-souffleur. Ainsi que nous en informent ses promoteurs via la revue *Porc magazine* : « le robot a été conçu pour avoir les quatre caractéristiques d'un bon verrat : une odeur, quand il avance de deux mètres une bombe pulvérise une odeur de verrat ; un son, les grognements sont permanents, variés et d'intensité modulée ; une image, le mannequin est de couleur claire, bien visible ; un mouvement, il va et vient constamment ». Cet objet est guidable par télécommande et « sauf ordre contraire, le robot fait ainsi un va-et-vient permanent dans le couloir où on le fait travailler ».
- 23 On ne peut que constater aujourd'hui la force des moyens qui peuvent être utilisés par l'organisation du travail en systèmes industriels pour évacuer la vie. Les animaux comme les hommes sont progressivement exclus du travail, non pas parce qu'ils sont incompetents ou parce qu'il n'y a pas de travail à faire, mais parce qu'ils coûtent trop chers. Parce que leur humanité ou leur animalité, leurs émotions, leurs incertitudes, font perdre du temps et compromettent la productivité et la rentabilité des systèmes. C'est

pourquoi le robot est préférable à l'homme ou à l'animal. C'est pourquoi l'élevage, en tant qu'activité éminemment construite sur le rapport au vivant, est aujourd'hui foncièrement indésirable. Les animaux d'élevage ont été rendus bêtes. Ils ont été formatés pour survivre dans les systèmes industriels. On a mis les truies en cage, on a coupé les dents et la queue des cochons pour qu'ils ne s'entre-dévorent pas, on peut génétiquement ôter les plumes des volailles pour accélérer les procédures d'abattage, on pourrait tout aussi bien priver les animaux de leurs sens ou leur ôter le cerveau. Après tout, la science peut tout faire. Les animaux d'élevage ont été bêtes, choses, bientôt ils ne seront plus du tout. Grâce aux biotechnologies, ils seront remplacés par du vivant-machine ; des mamelles artificielles, des cultures cellulaires de muscles, des choses transgénétiques multifonctions. Ce qui résoudra définitivement d'ailleurs la question du « bien-être animal » et règlera les débats sur la légitimité de l'abattage des animaux d'élevage.

24 * * *

- 25 En dépit de leurs conditions de vie en systèmes industriels et intensifiés, les animaux d'élevage restent des animaux. Et grâce à eux, grâce à cette permanence de l'animal dans la bête industrielle, les éleveurs résistent, demeurent sensibles et restent des éleveurs c'est-à-dire des gens qui élèvent des animaux et non qui exploitent de la matière animale. Les animaux résistent en persistant à être des animaux vrais, vivants, en relation avec leurs éleveurs et avec nos concitoyens. Pour qui se pressent les 650 000 visiteurs annuels du Salon de l'agriculture ? Pour qui se rendent chaque année 70 000 visiteurs à la Bergerie nationale de Rambouillet ? Pour les animaux d'élevage. Pour les voir, les admirer, les toucher, les caresser, les embrasser, et pas seulement, loin s'en faut, les enfants. Dans cette entreprise de résistance à la réification et à la dés-affection, les animaux d'élevage sont nos porte-parole et nous sommes les leurs, car nous vivons dans la même société. Les animaux d'élevage parlent pour nous et nous parlons pour eux. Ainsi que le répètent leurs éleveurs en proclamant leur admiration pour leurs animaux : « les animaux ne sont pas faux, ils sont eux-mêmes, ils ne mentent pas ». Cette authenticité, souvent présentée comme une qualité autant animale qu'humaine, témoigne de leur non-adhésion au fonctionnement des systèmes industriels, de leur non-participation au mensonge. Les animaux d'élevage ne sont pas dupes, comme leur patience pourrait le laisser penser. Ils supportent ce qu'ils ne peuvent changer. « Bœufs qui faites sonner votre joug et vos chaînes, ou qui vous arrêtez à l'ombre sous les arbres, qu'est-ce donc que vous voulez dire avec vos yeux ? Ils me semblent plus riches de sens que tous les livres que j'ai jamais lus »

25.

NOTES

1. Le terme de « minerais » (minerais de volailles, minerais de porcs, minerais de chair) est utilisé dans l'industrie agro-alimentaire pour désigner les volumes des éléments de découpe utilisés pour fabriquer les viandes hachées.

2. Je renvoie aux travaux des historiens et des anthropologues, par exemple à : Éric BARATAY et Jean-Luc MAYAUD [dir.], *L'animal domestique, 16e-20e siècles.* — Cahiers

- d'histoire, tome 42, n° 3-4, 1997, pp. 409-761 ; Robert DELORT, *Les animaux ont une histoire*, collection Points Histoire, Paris, Éditions du Seuil, 1984, 503 p. ; Keith THOMAS, *Dans le jardin de la nature, la mutation des sensibilités en Angleterre à l'époque moderne, 1500-1800*, Paris, Éditions Gallimard, 1985, 401 p. ; Bernadette LIZET et Georges RAVIS-GIORDANI [dir.], *Des bêtes et des hommes, le rapport à l'animal, un jeu sur la distance. 118^e congrès des sociétés historiques et scientifiques, Pau, 25-29 octobre 1993, section anthropologie et ethnologie françaises*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1995, 371 p. ; Jean-Pierre DIGARD, *L'homme et les animaux domestiques. Anthropologie d'une passion*, collection Le temps des sciences, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1990, 324 p.
3. Sur ce terme de « bête », je renvoie ici à Primo LEVI, *Si c'est un homme*. Paris, Éditions Pocket, 1990 : « Mais le sens de ses paroles, je l'ai retenu pour toujours ; c'est justement disait-il, parce que le Lager est une monstrueuse machine à fabriquer des bêtes que nous ne devons pas devenir des bêtes » (p. 42). À mon sens, les systèmes d'élevage industriels sont de monstrueuses machines à fabriquer des bêtes. Mais l'animal non plus n'est pas une bête. Lire sur ce sujet précis : Jocelyne PORCHER, « La mort n'est pas mon métier », dans *Études sur la mort* n° 118, 2000, pp. 29-48.
4. Voir : Jocelyne PORCHER, « Une histoire contemporaine d'un cochon sans histoire », dans *Porchi è cignali, saveurs et mystères des suidés*, Ajaccio/Corte, Albania/Musée de la Corse, 2004, pp. 127-143 ; Jocelyne PORCHER, *La mort n'est pas notre métier*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2003, 168 p.
5. André SANSON, *Traité de zootechnie*, Librairie agricole de la Maison rustique, tome 2, 1888 (3^e édition revue et corrigée), p. 330. C'est moi qui souligne.
6. André SANSON, *Traité de zootechnie*, Librairie agricole de la Maison rustique, tome 1, 1907 (5^e édition revue et corrigée), p. 4.
7. Émile BAUDEMONT, 1862, cité par : André SANSON, *Traité de zootechnie*, tome 1, ouv. cité, p. 4.
8. Lire notamment : Corentin CANEVET, *Le modèle agricole breton : histoire et géographie d'une révolution agro-alimentaire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1992, 397 p. ; Jean-Paul DIRY, *L'industrialisation de l'élevage en France : économie et géographie des filières avicoles et porcines*, Paris, Éditions Ophrys, 1985, 680 p.
9. Cette course contre la montre est exprimée par les éleveurs et les salariés soit clairement : « c'est 50 heures en courant » ou moins explicitement via une description du travail quotidien réalisé « en flux tendus ». L'usage de cette expression, qui renvoie historiquement à l'industrie automobile, témoigne de l'industrialisation du travail en élevage, dans les représentations et dans le travail réel.
10. Référence : Gestion technique des troupeaux de truies (GTTT), 2003. Source : Institut technique du porc.
11. Exploitations de plus de 20 porcs. Elles rassemblent 99 % du cheptel.
12. En 1988, les éleveurs « spécialisés porcs » représentaient 5 % des éleveurs de porcs et regroupaient 25 % du cheptel. En 2000, ils représentent 18 % des éleveurs de porcs et concentrent près de la moitié du cheptel. Voir : Estelle ILARI et al., « Les systèmes de production du porc en France : typologie des exploitations agricoles ayant des porcs », dans *Journées de la recherche porcine*, n° 36, 2004, p. 6.
13. Yannick LE COZLER et al., « Importance et origine des porcelets morts-nés : truies nées en 1994 et 1995 suivies en Gestion technique des troupeaux de truies et observations en stations expérimentales », dans *Journées de la recherche porcine*, n° 33, 2001, pp. 299-305.
14. Source : Gestion technico-économique (GTE)-Institut technique du porc 2003

15. Sur les rationalités du travail, voir : Christophe DEJOURS, *Travail usure mentale, essai de psychopathologie du travail*, Paris, Éditions Bayard, 1993 (1^{ère} édition : 1980), 263 p.
 16. Ainsi que l'exprime un ancien éleveur laitier : « On était admiratif devant l'intelligence des bêtes ».
 17. Voir : Vinciane DESPRET et Jocelyne PORCHER, « Anim. d'élev. rech. porte-parole et plus si aff. Les animaux d'élevage sont en voie de disparition », dans *Cette violence qui nous tient.*— *Cosmopolitiques*, n° 2, 2002, pp. 74-90.
 18. Roger LACOMBE, *La traite mécanique*, Encyclopédie paysanne La Terre, Paris, Flammarion, 1952, p. 129.
 19. Agri-info. Site Internet : <http://www.agrinfo.com>
 20. Voir leur site Internet : <http://www.lely.fr>
 21. David ARSENEAU, octobre 2002, Payez-leur la traite avec Robocoop. Le coopérateur agricole (Québec) site internet : www.David.coopfed.qc.ca
 22. Jack RODENBURG, 2001, cité par David Arseneau, octobre 2002, Le coopérateur agricole (Québec) site internet : www.coopfed.qc.ca
 23. Voir : Jocelyne PORCHER, *Éleveurs et animaux : réinventer le lien*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, 300 p.
 24. Gérard BUSQUET et Jean Marie JAVRON, *Tombeau de l'éléphant d'Asie*, Paris, Éditions Chandeigne, 2002, 350 p.
 25. Walt WHITMAN, *Feuilles d'herbe*, Paris, Éditions Aubier-Flammarion bilingue, 1972 (1^{ère} édition : 1860), p. 91.
-

RÉSUMÉS

L'évolution de l'élevage et la construction des « productions animales » se sont appuyées sur un changement drastique du statut de l'animal d'élevage. À partir du milieu du 19^e siècle en France, la zootechnie l'a déconstruit en tant qu'animal et en a fait une « bête » : chose, outil, matière, minéral. Considérés ainsi par les procédures du travail en systèmes industriels et intensifiés, les animaux d'élevage n'en sont pas moins supposés faire preuve d'intelligence, le travail ne pouvant se faire sans leur collaboration, voire sans leur coopération. Les vaches, les truies, ne sont donc pas si « bêtes » et la majorité des éleveurs qui, au quotidien, travaillent avec elles en sont intimement convaincus. Les animaux résistent à la bêtise, persistent dans leur être animal et leur désir de vivre en relation au monde. C'est bien cette résistance, jugée nuisible à la productivité, qui conduit aujourd'hui à robotiser le travail et à accélérer l'entreprise techno-biologique de réification des animaux d'élevage.

Farm of the Animal... or Farm of the Brutes?

The evolution of animal husbandry into factory farming is based on the transformation of the farm animal status. Since the 19th century in France, livestock science has broken down animal to built a "brute": thing, tool, material, mine resource. Nevertheless, while animals are considered as "brutes" by the industrial work procedures, they are still supposed to show some understanding, because the work cannot be done without their collaboration, and even their cooperation. Cows, sows, are not so "foolish". Cattle breeders, who work with them daily, are convinced of their skills. Animals resist to nonsense. They persist in being alive as animals. They

persist to live in relation with their entire world. But this animal resistance penalize productivity, and leads to an accelerated division and automation of work, and to an increasing techno-biological reduction of the animal into an industrial living material.

INDEX

Index chronologique : XIXe siècle, XXe siècle, Aujourd'hui